LE COMTE MORIN
DÉPUTÉ

Exemplaire N° 281

ANATOLE FRANCE

LE COMTE MORIN DÉPUTÉ

avec bois gravés

de

Henri BARTHÉLEMY



Chez MORNAY, libraire
37, boulevard du Montparnasse
PARIS





LE COMTE MORIN, DEPUTE



E n'étais encore qu'une espèce de grand collégien lorsque Fontanet devint soudainement de conséquence par son titre de licencié en droit, sa barbe précoce et ses opinions avancées. C'était en 1868; il parlait dans des conférences

de jeunes avocats et même écrivait des articles satiriques pour des petits journaux du quartier latin. En même temps qu'il se faisait connaître, son père devenait célèbre. C'était là un avantage dont mon ami usait avec la facilité charmante qu'il avait en toutes choses. Sans me voir aussi souvent que par le passé, il me témoignait autant de sympathie que jamais. Je lui en savais beaucoup de gré. Nous eûmes un matin le plaisir de traverser ensemble le jardin du Luxembourg. On était au printemps; le ciel était limpide; la lumière qui perçait le feuillage encore tendre descendait sur les yeux avec douceur. Il y avait de la joie dans l'air et j'aurais voulu causer des choses de l'amour. Mais pendant que les moineaux piaillaient dans la feuillée et qu'un pigeon était posé sur l'épaule d'une statue, Fontanet me parla de la sorte :

— Je vais t'apprendre une bonne nouvelle. M. Veulet entre dans la politique active. Nous l'y avons enfin décidé. Aux prochaines élections il se portera enfin candidat indépendant dans la ...ième circonscription de Seine-et-Marne. Il lui faut un secrétaire particulier pour la période électorale. J'ai pensé que cette place te conviendrait.

— Je ne sais, lui répondis-je, si je pourrai la remplir.

— Oh ! me répondit Fontanet avec cette grâce piquante qui lui donnait tant d'attrait, oh ! si cette place avait exigé de la décision, de l'initiative, de l'énergie, je n'aurais pas songé à toi pour la remplir. Je te connais bien et je sais qu'au fond tu es intelligent ; mais tu n'as pas d'élan, tu n'as pas de spontanéité.

— Non, lui dis-je, je n'en ai pas.

Il ajouta :

— Tu manques de présence d'esprit.

Je lui répondis :

— C'est vrai ! J'en manque.

Il dit encore :

— Tu es un peu lourd, un peu endormi. Et il ne faudrait pas te juger sur l'apparence, comme on fait généralement. Mais ne crains rien. Chez M. Veulet ta besogne te sera toute tracée et ne demandera qu'un peu d'application.

Et, comme malgré le soin qu'il prenait à me rassurer, j'hésitais encore, il me dit :

— Laisse-toi faire ; ça te dégourdira de passer trois mois avec M. Veulet.

Je n'ai jamais éprouvé la moindre envie de me dégourdir, mais se laisser faire m'a toujours semblé doux. Je me laissai faire. Il fut convenu que j'irais le soir aux Français dans la loge de Mme Fontanet mère où je trouverais,

avec cette respectable dame, maître Fontanet père, bâtonnier de l'ordre des avocats, lequel me présenterait lui-même à M. Veulet.

— Ainsi, dis-je à Fontanet, pour m'éclairer sur ce qui m'intéressait le plus, M. Veulet est vraiment un homme supérieur ?

— Il est très fort, me répondit Fontanet avec assurance.

— Je le crois volontiers, répondis-je, car je l'ai entendu dire à bien des personnes. Mais en quoi est-il particulièrement fort ?

Fontanet me dit, en haussant les épaules, que je faisais des questions ridicules. Et je le crus sans peine. J'ai toujours confiance en ceux qui me donnent tort.

Pourtant il voulut bien ajouter que M. Veulet avait consacré sa jeunesse à l'affranchissement des peuples.

— Il a servi, dit-il, comme volontaire dans les deux mondes. Il a combattu dans le Pérou, sous le général Pezet, contre les Espagnols ; à Pittsbourg et au siège de Corinthe ; sous le général Sherman, contre les esclavagistes, à Libéria ; sous Stephen Allen Benson, contre les noirs du Cap des Palmes ; à Varsovie, sous Langiewicz, aux côtés de Mlle Pustowoitoff ; dans le Caucase, sous Schamyl, contre les Russes ; enfin, seul contre tous, à bord d'un négrier.

— Rien n'est plus beau, m'écriai-je.

— Rien, sinon la parole, répondit Fontanet.

Je ne manquai pas d'aller le soir aux Français. J'y trouvai M. Fontanet père qui, pendant un entr'acte, me présenta à M. Veulet devant la statue de Voltaire. M. Veulet était entouré d'amis. En entendant mon nom, il me



fit un signe de tête. Il me montrait sa bienveillance, je ne vis que sa supériorité. J'étais si troublé que je m'allai

cacher derrière ceux qui l'écoutaient. De là, je le contemplai. Il avait l'air d'un fleuve, et je l'estimai âgé de plus d'un demi-siècle. Il était assez grand et tenait haut la tête. Cette tête donnait l'idée du génie et de la vertu, sans qu'à la vérité on sût d'abord à laquelle de ces deux idées se tenir. Son crâne étonnait, non par l'ampleur : il était au contraire assez petit et pointu; mais il apparaissait si nu, si jaune et si poli qu'en le voyant on songeait aux guerres, aux explorations, aux travaux lointains dans lesquels il s'était généreusement usé. Il réfléchissait la lumière avec tant de puissance qu'il en était tout radieux ; et l'on ne savait plus si c'étaient les becs de gaz qui l'illuminaient, ou si vraiment les soleils des jours de voyage et de bataille n'y avaient pas laissé quelques glorieux rayons. Les plis qui sillonnaient le front, moins

beaux qu'on ne les eût voulus, se perdaient dans le rayonnement du crâne. Les yeux étaient petits et gris; mais ce qui imprimait une grandeur extraordinaire à toute la figure, c'était le nez. Par son étonnante longueur, il inspirait je ne sais quelles vastes pensées. Ce nez descendait tout droit entre deux joues creuses, jusqu'à une longue barbe blanche qui décorait toute la physionomie de cette majesté paisible qu'on voit aux vieux rois des légendes et aux bisons du Missouri.

Vous jugez bien qu'un tel homme avait l'air vénérable. Son grand corps maigre et robuste reposait sur deux pieds qui chez un autre eussent pu sembler plats, mais que revêtaient des bottes magnifiques et guerrières, vraies chaussures de héros.

Je l'entendis qui disait :

— Je reçois les journaux de tous

les pays du globe, je lis des feuilles albanaises, herzégoviennes, croates, bosniaques, transylvaniennes, cinghalaises, argentines, dominicaines, barbaresques, esquimales, mahrattes, et quand je vois dans les nouvelles diverses qu'un meunier de Marbourg s'est noyé dans la Drave, ou qu'un pauvre Soudra de Catmandou a été mangé par un tigre, les larmes me viennent aux yeux et je me sens à la fois le père, la mère, la femme et les enfants de ces infortunés.

La sonnette du théâtre l'empêcha d'en dire davantage. Je regagnai ma loge en songeant : “ Que cela est beau !... ”

Le lendemain j'étais secrétaire de M. Veulet. Un jour que je copiais des adresses dans le Bottin, mon cher maître me fit appeler dans son cabinet. A peine étais-je entré qu'il se mit à

pousser des gémissements rauques accompagnés d'une contraction horrible de tous les muscles de la face. J'étais effrayé. Il vit mon effroi et me dit avec bonté :

— Ce n'est rien, c'est seulement un rhumatisme que j'ai contracté en passant quatorze heures dans un marais de l'Ukraine. Il s'est compliqué en ce moment des douleurs névralgiques que me cause la balle que je reçus dans la tête en traversant seul une forêt du Texas. Mais je vous prie de ne pas vous en occuper plus que je ne m'en occupe moi-même.

En effet, il ne parut pas se ressentir le moins du monde des douleurs qui, un moment auparavant, lui avaient arraché des cris affreux.

— Mon jeune ami, me dit-il, vous serez bientôt en état de me rendre des services. Je ne vous ai pas encore

parlé d'indemnité. Il est juste et nécessaire que tout travail soit rétribué. Vous n'avez qu'un mot à dire, un seul mot, et je vous remets la somme que vous aurez fixée vous-même. Mais, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous fier à moi et de me laisser faire. Je vous réponds que vous n'aurez pas à vous repentir.

A ces mots, je compris jusqu'à l'évidence qu'à moins d'être l'ennemi de moi-même, le moins avisé et le plus borné des hommes, enfin un stupide malotru, je devais écarter toute idée d'appointements. C'est ce que je fis d'un signe. J'eus lieu tout aussitôt de m'en féliciter, car M. Veulet répondit à ce signe par un sourire plein de promesses, qui m'assura que ma fortune était faite. Puis il ouvrit lentement sa redingote, mit la main sur son cœur, tira un cigare qui était dessus et me

l'offrit. C'était un petit cigare d'espèce commune. Mais combien il est vrai que tout est dans la manière de donner ! M. Veulet me tendit ce cigare avec un geste d'une telle ampleur, et si large et si grand, que je compris qu'il me décernait un cigare d'honneur.

A compter de ce jour nous donnâmes tous nos soins à la ... circonscription électorale de Seine-et-Marne. A vrai dire nous ne la connaissions guère. M. Veulet qui avait bu à tous les fleuves du monde ne s'était jamais arrêté sur les rives de la Marne. Il me donna le soin d'étudier les besoins des populations dont nous allions solliciter les suffrages. Je consultai les dictionnaires géographiques et j'y appris que ces populations sont industrielles et agricoles. J'en conclus qu'elles ont besoin de pluie et de soleil et qu'elles veulent la paix. Mon maître

ne commandait point aux souffles qui amènent les nuées et les emportent, mais il était de ces hommes bénis qui présentent l'olivier symbolique aux peuples reconnaissants. Il parlait souvent de la fraternité des peuples. Il disait : « Prenez une flûte et jouez-en dans les bois : tous les animaux s'approcheront de vous pour vous écouter; il y a de même une harmonie qui rapproche les nations : c'est cette harmonie qu'il faut faire entendre. » Et j'admirais ce vieux brave couvert de blessures qui aspirait à la paix universelle. Il inscrivit sur son programme : abolition de la conscription, suppression des armées permanentes. Des esprits chagrins se seraient peut-être demandé comment M. Veulet entendait désarmer nos voisins en même temps que nous-mêmes. Mais je n'étais pas un esprit chagrin





et je fus saisi d'enthousiasme et d'espérance.

Pendant que j'étudiais les besoins de la ...ème circonscription de Seine-et-Marne, M. Veulet conférait avec des



avocats qui formaient une sorte de comité et comme le conseil d'Etat de l'opposition. J'en vis alors douze ou quatorze qui venaient donner à M. Veulet des consultations de droit administratif. Nous avions en effet à combattre un candidat officiel fort de son mandat, déjà plusieurs fois renouvelé, et de sa situation personnelle, le comte Morin.

J'avais le plaisir de voir parmi eux M. Fontanet père, qui avait l'air assez romain avec ses gros sourcils, ses joues lourdes et son menton carré. En passant il m'envoyait du bout des doigts un bonjour amical, et j'étais d'autant plus flatté de cette marque de son attention qu'il était très entouré par ses confrères et le seul écouté. Il n'abusait point de la faveur attachée à sa parole, car il ne prononçait pas plus de quatre ou cinq phrases par séance;

encore en consacrait-il une à regretter le bon temps de la Comédie-Française et à vanter cette délicieuse Mme Allan.

— Vous ne l'avez pas connue, vous autres, disait-il à ses jeunes confrères.

Et l'on s'en allait disant :

— Fontanet est artiste jusqu'au bout des ongles.

Cela fait que je regardai ses ongles. Il les avait carrés et plantés sur des doigts courts et gros. Son fils l'accompagnait assez souvent. Il me demandait chaque fois si je me dégourdissais, cela m'agaçait un peu; mais il avait une manière gentille de m'appeler " son bonhomme " qui me rendait tout heureux. Puis il me renseignait :

— Eh bien, il en fait de belles, votre comte Morin. Il a offert une bannière à la confrérie des jardiniers. Quel cynisme !

Il fallut que Fontanet me donnât des

explications, et je ne m'indignai qu'après avoir compris que le don de cette bannière constituait une manœuvre électorale d'une insigne déloyauté.

Cependant nos affaires étaient en bonne voie. Un groupe d'électeurs offrit en termes flatteurs la candidature à M. Veulet.

M. Veulet répondit :

— Mon plus vif désir était de vivre dans l'étude et la retraite. Vous en avez décidé autrement. Je m'empresse de répondre à l'appel des vaillantes populations qui m'honorent de leur confiance. Il y a des heures solennelles dans la vie politique d'un pays où l'abstention serait la désertion. Comptez sur moi.

La lutte était engagée. Il fallait la soutenir. M. Veulet m'envoya au chef-lieu de l'arrondissement comme secrétaire de la rédaction de l' “ Indé-





pendant " de Seine-et-Marne, que M. Saint-Florentin rédigeait en chef.

En entrant en wagon, je me dis intérieurement :

— Puissé-je me rendre utile à mon cher maître et connaître les besoins des populations de la ...ème circonscription de Seine-et-Marne.

Aux approches de la station, je mis la tête à la portière. La rivière argentée coulait entre les saules et s'allait perdre en courbes gracieuses, mais on pouvait deviner longtemps encore les sinuosités de son cours aux lignes de peupliers qui la bordaient. Une flèche et deux clochers, s'élevant dans la verdure, marquaient la place de la ville. J'en vis bientôt les boulevards et les premières maisons. Une paix riante l'enveloppait. Elle était là, petite et claire sous le ciel bleu où de légers nuages blancs se tenaient immobiles.

Sa vue conseillait le repos et les joies intimes. Pourtant j'allais y porter les discordes publiques.

On m'indiqua l' « Indépendant ». Il était installé près de la gare dans une



maison basse tapissée de glycine. Je trouvai M. Saint-Florentin dans son cabinet. Il écrivait, ayant mis bas son

habit et son gilet. C'était un géant et le plus velu que j'eusse encore rencontré. Il était tout noir, faisait à chaque mouvement un bruit de crins froissés et sentait le fauve.

Il ne s'arrêta point d'écrire à ma venue. Et, suant, soufflant, la poitrine nue, il acheva son article. Alors seulement il me demanda ce que je venais faire, et, quand je lui dis que M. Veulet m'avait désigné comme secrétaire de la rédaction, il répondit : parfaitement, en s'épongeant le front.

Je lui demandai en quoi consisteraient mes fonctions.

— C'est toujours la même chose, me dit-il.

Il fallait bien lui confesser que j'étais tout à fait étranger au journalisme. Loin de me nuire dans son esprit comme je le craignais, cet aveu lui inspira une soudaine bienveillance

à mon égard. Il me sourit, me tendit la main et m'invita à dîner chez lui, en famille.

Il me donna son adresse et il ajouta :

— En entrant demandez M. Planchonnet : c'est mon vrai nom. En dehors de ce bureau, il n'y a plus de Saint-Florentin, il y a Planchonnet !

J'essayais à plusieurs reprises de le faire parler de la candidature de M. Veulet, à laquelle je m'intéressais si fort. Mais il fut très froid à ce sujet.

Son article ne l'était pas. Je le lus, le soir même. Quel feu ! La bannière offerte par le candidat officiel à la confrérie des jardiniers en faisait le sujet. Avec quelle force mon rédacteur en chef s'élevait contre les présents corrupteurs ! Il passait tour à tour de la colère à l'ironie. Le comte Morin y était directement visé. L'article nous le peignait redoutable, plein d'astuce,

perfide, se livrant à des manœuvres ténébreuses et déployant dans la lutte une énergie implacable, une activité sourde, le génie de l'ambition et du fanatisme.

— Enfin, me dis-je en repliant le journal, il vaut mieux connaître son adversaire !

Comme j'avais une heure à passer avant de me rendre à l'invitation de mon rédacteur en chef, j'allai me promener dans un petit bois situé à deux cents mètres de la ville. C'était un groupe à demi sauvage de charmilles, d'érables, de frênes, de tilleuls et de lilas, un bouquet chantant, dans la brise. Je le trouvai charmant, je me mis à l'aimer et je me promis bien de le connaître arbre par arbre, d'en découvrir les plus humbles plantes, les coronilles et les saxifrages, et de voir si le sceau-de-Salomon n'y croissait

pas à l'ombre des plus gros arbres; je l'avais déjà traversé en plusieurs sens, lorsque je vis un vieillard assis sur un banc où il avait posé son chapeau, son mouchoir, et plusieurs flacons de pharmacie.

Il avait la face longue et blême, le crâne étroit traversé de quelques mèches grises, les yeux mornes, la bouche pendante. Il tenait à la main une corde à sauter et regardait fixement une fillette de cinq ans qui piquait de menus branchages dans le sable d'un ruisseau desséché. Cette enfant, dont la robe était couverte de guipure, levait de temps en temps vers lui ses grands yeux entourés d'un cercle bleu. Elle était mince et blanche. Quand elle eut fini d'arranger un petit jardin, elle sourit de ses lèvres pâles. Je vis alors le vieillard essuyer, en détournant la face, une larme sur sa



joue. Je me cachai pour l'observer plus attentivement et je reconnus que c'était plutôt un malade qu'un vieillard. Il était habillé avec élégance, mais ses mouvements étaient gauches et pénibles. Sans doute la paralysie avait touché ses membres et endormi dans son âme tout ce qui n'était pas l'amour de la petite malade qui jouait dans le sable, à son côté.

Cette rencontre, qui n'avait rien d'extraordinaire, me laissa un souvenir douloureux et profond. L'expression, que je croyais comprendre de ce visage triste et souffrant m'enseignait la vanité de nos querelles et de nos ambitions devant la destinée. Cet homme, me disais-je, n'est point mêlé à nos disputes. Il ne s'occupe point d'élections, lui, et il échappe à nos petites misères par la faveur terrible de la douleur qui l'élève au-dessus de nous.

Ces réflexions me conduisirent au logis de mon rédacteur en chef. Je le trouvai dans son salon avec deux ou trois enfants sur ses genoux et d'autres sur les épaules. Il en avait jusque dans ses poches. Ils l'appelaient tous papa et le tiraient par la barbe. Ce n'était plus le même homme. Il portait une redingote neuve, du linge blanc et il sentait la lavande; mais ce qui le rendait méconnaissable, c'était son air de bonté et de contentement. La chambre pleine de fleurs était gaie comme lui.

Il me tendit sa main énorme et douce.

Une femme entra, blanche et frêle, un peu fanée mais agréable avec ses cheveux d'or pâle et ses yeux de pervenche, et gracieuse malgré sa taille gâtée.

— Je vais, me dit-il, vous présenter à Mme Planchonnet.

Il semblait fier de sa femme, et, réellement, elle était des plus suaves à voir; je n'aurais jamais cru qu'un homme fait comme mon rédacteur en chef en pût montrer une aussi charmante!

Sa toilette m'enchanta; elle était claire et légère, c'est tout ce que je puis vous en dire? En ce temps-là je ne savais point analyser la toilette d'une femme ni même la distinguer bien nettement de la personne. Je le sais maintenant, et c'est un savoir auquel je ne dois aucun plaisir. Mme Planchonnet répandait de son charme autour d'elle et je vis que le logis reflétait l'ordre de son esprit et la grâce de sa pensée. Ce n'est point qu'il fût beau par lui-même avec son carrelage froid, ses lourdes boiseries et les poutres énormes du plafond. Il n'était point richement meublé; aussi bien le luxe et l'abondance



des meubles n'étaient point le fait d'un journaliste errant comme mon rédacteur en chef. Mais des draperies bien jetées, des étoffes adroitement chiffonnées, quelques faïences peintes, des feuillages, des fleurs donnaient à

l'œil un amusement délicat et spirituel. Les enfants (je reconnus qu'il n'y en avait que cinq) étaient gros et rudes, chargés en couleur, beaux d'une certaine façon ; les jambes et les bras nus, ils formaient autour de leur père un emmêlement de magnifiques chairs roses, que dorait un fin duvet, et leurs yeux farouches me regardaient silencieusement tous à la fois. Mme Planchonnet s'excusa de leur impolitesse :

— Nous changeons si souvent de séjour ! dit-elle, ils n'ont le temps de connaître personne. Ce sont de petits sauvages. Ils ne savent rien ; et comment voulez-vous qu'ils apprennent quelque chose en changeant de pension tous les six mois ? Henri, l'aîné, a onze ans passés : il ne sait pas encore un mot de catéchisme. Je ne sais vraiment pas comment nous lui ferons

faire sa première communion? Votre bras, Monsieur.

Le dîner était abondant.

Une jeune paysanne, que Mme Plan-



chonnet ne quittait pas des yeux, apportait des plats et des plats encore, gibiers et volailles, que notre hôte, la serviette sous le menton, la

fourchette à trois dents d'une main, et de l'autre le couteau à manche en pied de biche, faisait placer devant lui en montrant toutes ses dents et en roulant des yeux blancs au milieu des poils de son visage.

Ses narines se gonflaient au fumet des viandes. Les coudes arrondis, il découpait avec facilité les chairs blanches ou noires, servait lui-même largement ses petits, son convive et sa femme et montrait un profond amour du manger. Il avait l'air terrible, heureux et bon. Il disait avec un rire affreux des choses innocentes. Mais c'était en donnant à boire qu'il montrait toute sa bienveillance d'ogre bon enfant. De ses énormes bras, il tirait par le goulot, sans se baisser, quelqu'une des bouteilles amassées à ses pieds, et versait des rouges bords à sa femme qui refusait en vain, aux

enfants déjà endormis une joue dans leur assiette, et à moi, malheureux qui avalais, sans goûter, les vins rouges, roses, blancs, ambrés ou dorés dont il proclamait d'une voix joyeuse l'âge et le cru. Nous vidâmes ainsi un nombre que j'ignore de bouteilles diversement cachetées. Après quoi j'exprimai à mon hôtesse des sentiments nobles et tendres. Tout ce que j'avais d'héroïque et d'amoureux dans l'âme se pressait sur mes lèvres.

Je poussais la conversation au sublime ; mais ce n'était point facile de l'y maintenir, car, si mon hôte approuvait de la tête mes spéculations les plus transcendantes, il n'y donnait aucune suite et me parlait incontinent du choix et de la préparation des champignons comestibles, ou de quelque autre sujet culinaire. Il avait dans

la tête un parfait cuisinier et une bonne géographie gastronomique de la France. Parfois aussi il rapportait des traits d'esprit de ses enfants.

Au dessert, je connus que j'aimais Mme Planchonnet. Et cet amour était si pur et généreux que, loin de l'étouffer dans mon cœur, je le répandais en longs regards et en considérations philosophiques. Je m'expliquai sur la vie et la mort. J'avais encore beaucoup à dire quand Mme Planchonnet nous quitta pour aller coucher les petits qui, les jambes en l'air, dormaient profondément sur leurs chaises. Ce départ me laissa grave et réfléchi, en face de Planchonnet qui versait des liqueurs. Je souhaitai subtilement qu'il eût une belle âme, et que j'en eusse une plus belle encore, afin que Mme Planchonnet fût aimée de deux hommes dignes d'elle. C'est

pourquoi je résolus de sonder le cœur de Planchonnet.

— Monsieur Planchonnet, lui dis-je, vous avez fait un vigoureux article pour dénoncer les manœuvres du comte Morin ?

— Ah ! le filet du canard de ce matin !...

Le filet du canard !... C'est, me dis-je, une expression technique et professionnelle. Je poursuivis :

— Monsieur Planchonnet, quel homme est-ce donc que ce comte Morin ?

— Je ne le connais pas ; je ne l'ai jamais vu. On dit que c'est un imbécile assez bon homme.

Et comme je montrais de la surprise, il ajouta :

— Je ne connais personne ici. Il y a trois mois, j'étais encore à Gap. C'est le comité Veulet qui m'a demandé

si je voulais venir tomber Morin. Je suis venu. Un peu d'anisette, n'est-ce pas ?

Un immense besoin de tendresse s'était développé en moi. Il me venait de l'amitié pour Planchonnet. Je lui témoignai de la familiarité, de l'intérêt et surtout de la confiance.

Toutefois, m'étant aperçu qu'il sommeillait, je me levai, lui souhaitai le bonsoir, et lui exprimai le désir de présenter mes hommages à Mme Planchonnet. Il me représenta que je ne pouvais le faire, parce qu'elle était couchée. J'en fus aux regrets, et cherchai mon chapeau, que j'eus grand peine à trouver. Planchonnet me reconduisit jusqu'au palier et me donna sur la manière de tenir la rampe et de descendre les marches des conseils qu'on ne donne pas d'ordinaire. Mais l'escalier était apparemment un



difficile escalier, car j'y culbutai pour le moins deux fois. Planchonnet me demanda si je retrouverais bien mon hôtel. Cette question m'offensa : je promis que je le trouverai sans peine; en quoi je m'engageais beaucoup trop,

car je passai une partie de la nuit à le chercher, bien qu'il fût situé dans la rue même où habitaient mes hôtes. Pendant cette recherche je constatai la difficulté qu'on éprouve parfois à ne point mettre les deux pieds dans les ruisseaux. Les idées les plus bizarres se succédaient dans ma tête; et, résolu à commettre sans retard une action d'éclat sous les yeux de Mme Planchonnet, il m'était impossible d'arrêter le genre et la nature de cette action. Le lendemain je me réveillai par un grand soleil avec la langue sèche, l'estomac fatigué, la peau brûlante. A ces enseignes, je reconnus non sans une grande surprise et beaucoup de confusion que je m'étais abominablement grisé la veille. Je souffrais surtout de ne pouvoir me rappeler ce que j'avais dit à Mme Planchonnet pendant le dîner. J'avais tout lieu de

croire que c'était des sottises. Je n'osai reparaître à l' « Indépendant ».

Plein de honte et de tristesse, je m'allai cacher dans mon petit bois, et là, tout seul, le dos sur l'herbe, la face contre le ciel, où je voyais scintiller les feuilles argentées d'un jeune peuplier, je reçus les muettes consolations de la nature et me pardonnai mes fautes.

L'espoir me vint que Mme Planchonnet serait indulgente pour ma jeunesse et que je n'avais point perdu à jamais la sympathie de cette âme par moi devinée à travers deux yeux d'un bleu si profond ! Cette espérance me fut d'un grand secours, et j'aurais penché vers l'optimisme absolu, si Mme Planchonnet avait eu la taille aussi jolie que les yeux.

Je travaillais ainsi, dans la charmille, à me réconcilier avec la vie, quand j'entendis des cris d'enfant.



Je m'approchai du chemin et vis la petite malade que j'avais rencontrée la veille. Et tandis qu'elle pleurait, le vieillard qui l'accompagnait comme la veille, contemplait, d'un air désolé, la cime d'un grand orme. Son visage exprimait un véritable désespoir ; ses pauvres bras battaient l'air et ses genoux tremblaient. Il était certainement victime d'une fatalité supérieure à son génie.

— Là... là... là... disait-il.

Et, sur l'offre que je lui fis de le servir, s'il m'était possible, il m'expliqua, d'une langue embarrassée, que le ballon avec lequel jouait sa fille s'était niché dans un arbre, qu'alors il avait jeté sa canne en l'air pour l'atteindre et que sa canne n'était pas redescendue. Il était consterné.

La petite fille, cessant de pleurer,



se tourna vers moi. Je les examinai tous deux Ils se ressemblaient. Leurs traits, grands et fins, gardaient, sous l'empreinte de la souffrance, je ne sais quoi d'aimable et de rare.

Il fallait avant tout leur porter aide. Je cherchai sur quelles branches étaient la canne et le ballon.

— Là... là... là !... répétait le vieillard, en étendant un bras désobéissant qui s'égarait dans toutes les directions. Et cet effort le trempa de sueur.

Je découvris moi-même ce que je cherchais et, au moyen d'une pierre que je lançai dans l'arbre, j'eus bientôt fait de dégager le ballon. Le vieillard le regarda tomber avec une joie d'enfant.

La canne, peu visible d'en bas, ne pouvait être attaquée avec succès à coups de pierre. Je me décidai à grimper à l'arbre. Le pauvre homme me supplia, en bégayant de la langue et de l'esprit, de n'en rien faire. Il suffisait, disait-il, que l'enfant eût sa balle et ne pleurât plus. Mais je me sentais une indomptable énergie : c'était le premier effet de mon amour pour Mme Planchonnet. Je grimpai de branche en branche avec une agilité qui m'était in-

connue à moi-même, et je saisis la canne.

Je vis alors qu'elle était à pomme d'or, avec un collier de turquoises à la gorge.

Je la tendis à l'inconnu et m'échappai pour lui épargner le travail d'un second remerciement. La couleur de mes idées était changée. Je me rendis de bon cœur à l' " Indépendant ", où je trouvai Planchonnet demi-nu, suant, soufflant, les yeux hors de la tête, la langue hors de la bouche, la barbe dégouttante encore d'une bière mousseuse dont les trois canettes vides l'entouraient. Tenant sa plume à plein poing, il écrivait un nouvel article sur les agissements du comte Morin et on jugeait, à le voir faire, que c'était un rude ouvrage. Je portai moi-même à la composition les feuilles aussitôt remplies.

L'ouvrage était rude en effet. Il s'agissait cette fois de parapluies donnés par le comte Morin aux dames du marché.

Cette seule action soulevait à tel point l'indignation de Planchonnet, que son précédent article, qui m'avait paru si violent, me



sembla, par comparaison, timide et faible.

Je lui fis mes compliments. Il parut flatté et répondit :

— Je vais vous dire : en passant ce matin au marché pour acheter un melon — car vous savez que pour acheter un melon ou un faisan les femmes ne valent absolument rien : l'homme seul est capable d'acheter des fruits et du gibier — en parcourant les étals, je vis que les paysannes avaient toutes des parapluies rouges tout neufs. J'en fis la remarque à une marchande de beurre, qui me dit que, depuis un temps immémorial, " le château " faisait à cette époque de l'année une distribution gracieuse de parapluies à toutes les dames du marché. Or, le château, c'est le comte Morin. Le comte Morin, savez-vous, possède ici soixante-quatorze hectares de biens





patrimoniaux. Alors, je me suis dit : Ma bonne femme, sans t'en douter, tu m'as fait mon article.

Puis me tirant par la manche :

— Venez donc dîner à la maison. Nous mangerons les restes.

Je refusai, ne voulant point m'engager trop avant dans l'intimité de mon rédacteur en chef. Je fis seulement une visite à Mme Planchonnet qui, devant un bouquet de fleurs des champs, remettait un fond à la culotte de son fils aîné. Nous fûmes l'un envers l'autre d'une extrême discrétion, et depuis lors, si je continuai d'aimer Mme Planchonnet, ce sentiment ne s'éveillait guère en moi que par le clair de lune dont il avait la froide pâleur.

J'avais appris assez vite mon métier et je le faisais en conscience. J'étais occupé tout le jour à couper des informations dans les journaux, à

corriger des épreuves et à rédiger des filets à la louange de M. Veulet.

Quant au comte Morin, je n'épargnai ni ses opinions ni même sa personne.

Je sortais peu. Un jour pourtant, j'allai me promener le long de la rivière, qui reflète dans ses eaux



bleues les saules et les maisons blanches de ses rives. Je m'avançai ce jour-là plus loin dans la campagne que je n'avais fait encore et je me trouvai devant la grille d'un parc qui étendait ses grandes pelouses à mi-côte jusqu'à la façade d'un château Empire, à fronton et à colonnes. La grille s'ouvrit et je vis passer mon ami inconnu, le paralytique du petit bois. Il accompagnait cette fois encore sa petite fille, qui ne marchait plus. Elle était couchée dans une petite voiture que roulait une gouvernante, et c'était une rencontre douloureuse que celle de la petite tête, toute blanche ! que je vis couchée sur un oreiller brodé, dans l'ombre de la capote baissée.

Elle ressemblait à ces martyres de cire, enjolivées de filigrane d'argent, dont les religieuses espagnoles con-

templent, dans leur cellule, les plaies et les bijoux.

Le père, élégamment vêtu, montrait un visage fardé, tout barbouillé de larmes. Il s'avança vers moi à pas saccadés, me prit la main et me conduisit vers la fillette.

— N'est-ce pas, monsieur, me dit-il, avec le ton d'un enfant qui supplie, n'est-ce pas, qu'elle n'est point changée depuis que vous l'avez vue. C'était le jour où elle avait jeté son... comment dirai-je, son ballon dans un... comment dirai-je, dans un arbre. C'est ma fille; n'est-ce pas qu'elle va mieux?...

Nous marchions ensemble; je fis mon possible pour rassurer ce pauvre homme. Mais j'étais moi-même bien attristé. Comme nous nous taisions, la petite malade appela :

— Maman! maman!... Je veux voir maman!...

Le père frissonna de tous ses membres et ne répondit pas.

— Je veux voir maman! répétait l'enfant en pleurant.

Alors ce père, levant les yeux au ciel, ouvrit les deux bras, comme pour



le prendre à témoin d'un malheur immérité.

La petite voiture que nous suivions en silence s'arrêta dans un petit bois de sapins. La gouvernante baissa la capote et nous vîmes l'enfant qui s'effrayait de quelque chose que nous ne voyions pas. J'essayai de l'amuser avec des fleurs et des chansons. Je réussis. Un peu d'air et de plaisir la ranima à demi. Elle souleva la tête. Au bout d'une heure, ses joues étaient presque roses.

Quand, l'air ayant fraîchi, il fallut reconduire l'enfant au château, son père me pressa la main et me dit en balbutiant :

— Je vous remercie, monsieur. Je voudrais bien que vous eussiez... besoin de moi. Je suis le comte Morin.

Le comte Morin ! j'étais stupéfait.

Ce fut à mon tour de balbutier.

— Le comte Morin, dis-je, le candidat à la députation?...

— Chut... chut... chut... fit-il... le... comment dirai-je, le préfet met en avant ma candidature. Il dit que je suis le seul... comment dirai-je... candidat agréable... au... gouvernement, qui ait... comment dirai-je... des chances de... succès. Mais je décline... énergiquement toute... candidature. Je ne veux pas, je ne peux pas quitter cette enfant. Le... comment dirai-je... l'Empereur comprendra que je ne peux pas. Cette enfant est seule... vous comprenez... elle est seule... sa... comment dirai-je, sa mère...

Je lui aurais avoué volontiers mes erreurs et mes fautes à son égard, mais je ne le jugeai point de force à entendre un aveu de cette sorte.

. . . .

M. Veulet fut élu; il l'emporta de

362 voix sur le comte Morin. L'élection faite, je rentrai à Paris. J'y étais depuis trois mois environ quand je reçus la visite de Fontanet.

— Eh bien, mon bonhomme, me dit-il, tu as donc encore fait des bêtises? On en dit de belles sur ton compte; mais je sais, moi, qu'il faut en prendre et en laisser. Je te connais; je suis ton vieux camarade et je sais bien que tu as plus de faiblesse que de méchanceté. Mais, entre nous, tu as eu tort, tu as eu grand tort. Ce n'est pas ainsi qu'on entre dans la vie.

Je le priai de s'expliquer. Il haussa les épaules avec une assurance dont je fus tout intimidé.

— Tu sais bien ce que je veux dire. On n'est pas faible à ce point, mon bonhomme. Comment?... Envoyé à... pour soutenir la candidature de

M. Veulet, tu noues des intrigues avec son adversaire.

Je me récriai...

— Oh! dit Fontanet, Veulet m'a tout confié. Tu es un maladroit. Je comprends à la rigueur qu'on passe d'un parti dans un autre. (Il comprenait tout, mon ami Fontanet.) Mais encore faut-il y mettre de la décence et poursuivre un but. Tu es un maladroit. Tu n'as donc pas vu que l'Empire est usé, fini, tu ne vois rien : tu n'as pas vu que ton comte Morin n'est qu'un vieil intrigant. (Je vous dis que mon ami Fontanet voyait tout.) Ce que Morin a de mieux, mon bonhomme, c'est sa femme. Quand je dis qu'il l'a, c'est une façon de parler. Elle court sans lui tout l'été les villes d'eaux et les plages élégantes. Je me suis fait présenter à elle à Trouville. J'ai dansé avec elle à un bal de bienfaisance. Je

n'en dirai pas de mal; j'aurais tort d'en dire, mais, entre nous, c'est une cocodette.

En parlant de la sorte, il caressait ses favoris, il coulait des yeux doux, il se dandinait joliment. Je vous assure qu'il était charmant, mon ami Fontanet.

Que pensez-vous que je fisse en l'écoutant? Je me mis à rire; cette attitude m'attira de nouvelles remontrances.

— Tu n'es pas sérieux, me dit Fontanet.

Je n'étais pas sérieux. Ah! c'est que je pensais à des choses joyeuses, joyeuses en effet! je pensais à la pauvre enfant mourante que j'avais entendu au bord de la rivière appeler dans la désolation de l'amour trahi sa petite maman, qui dansait alors avec mon ami Fontanet dans un casino.

C'est à cause de cette pensée que je n'étais pas sérieux.

Mais Fontanet me ramena à de meilleurs sentiments.

— Tu devais, me dit-il, dans ton intérêt, te mieux conduire avec M. Veulet. Tu n'as pas su l'apprécier. C'est un homme de valeur, un fils de ses œuvres. Songe donc : un homme qui, comme lui, était encore à quarante ans maître de pension à Montmartre; qui, s'étant jeté ensuite dans les affaires, fit trois faillites et qui parvient à cinquante-deux ans à la notoriété et à la députation, cet homme-là est doué d'une rude énergie, et il n'est pas prudent de se conduire avec lui comme tu as fait.

— Comment, m'écriai-je, M. Veulet était à quarante ans maître de pension à Montmartre ?

— Ne le savais-tu pas? répondit simplement Fontanet.

— Je savais qu'il avait servi comme volontaire dans les deux mondes. Qu'il avait combattu dans le Pérou, sous le général Pezet, contre les Espagnols; à Pittsbourg et au siège de Corinthe; sous le général Sherman, contre les esclavagistes à Libéria; sous Stephen Allen Benson, contre les noirs du Cap des Palmes; à Varsovie, sous Langiewicz, aux côtés de Mlle Pustowoitoff; dans le Caucase, sous Schamyl, contre les Russes; et seul contre tous, à bord d'un négrier. Voilà ce que je savais.

— Qu'est-ce qui t'a conté ces histoires-là? me demanda dédaigneusement Fontanet.

Je lui dis que c'était lui-même, un matin de printemps, dans le jardin du Luxembourg. Mais il me répondit,

avec l'accent de la vérité, que je rêvais et qu'il n'était pas capable de conter des bourdes pareilles. Je n'en disputai pas. Fontanet et moi, nous ne faisions pas de la certitude une même idée. Le doute philosophique, qui a tant troublé mon âme, n'entra jamais dans la sienne.

En me quittant, il me tendit la main. C'était un excellent camarade.

Quelques mois se passèrent. Par un matin de printemps, comme je travaillais à ma table, j'entendis mon plancher craquer effroyablement, je me retournai et crus voir un ours. Planchonnet était dans ma chambre. Il m'étonna. Je ne le croyais pas en vérité si vaste et si sauvage. Pourtant il étalait des élégances nouvelles : le chapeau sur l'oreille, le cigare aux lèvres, il balançait entre ses doigts — et quels doigts ! — un jonc léger.

Nous déjeunâmes ensemble.

— Madame Planchonnet, me dit-il au dessert, vient de me donner mon sixième enfant. Je viens vous demander d'être le parrain. Les fêtes du baptême auront lieu à Reims et dureront huit jours.

— A Reims?

— Je dirige à Reims un canard gouvernemental. Puis il me parla de « mon filleul ». Né avec une dent, il était énorme et superbe.

Nous allâmes nous promener dans l'avenue des Champs-Elysées, dont les arbres commençaient à verdir et où se montraient déjà de claires toilettes. Dans la file d'équipages qui montait vers l'Arc, j'aperçus une belle victoria au fond de laquelle M. Veulet reposait dans sa gloire, comme un lion couché. On admirait au loin son nez considérable et sa barbe auguste.

Protecteur des forts, il envoyait aux landaus et aux tilburys des financiers à la mode quelques-uns de ses sourires dans lesquels il faisait si délicieusement fondre sa fierté.

J'eus le malheur de le montrer à Planchonnet, qui soudain quitta mon bras et s'élança à la poursuite de la victoria, la canne levée et criant :

— Voleur, fausse barbe, coquin! J'ai fait ton élection et tu ne m'as pas payé. Je vais te casser ma canne sur la figure.

Par bonheur la victoria s'éloigna rapidement.





Ce livre a été tiré à 700 exemplaires, soit :

1 exemplaire réimposé sur vieux japon à la forme in-4° écu (20 × 25) portant le N° 1, contenant 10 des croquis préalables de Barthélemy, une suite d'épreuves d'artiste signées et une triple suite des bois ;

6 exemplaires également réimposés au format in-4° écu (20 × 25) sur vieux japon à la forme, contenant chacun un des croquis de Barthélemy et une triple suite des bois (de 2 à 7) ;

50 exemplaires sur japon impérial avec double suite des bois chine et japon (de 8 à 58) ;

643 exemplaires sur hollande Van Gelder avec une suite des bois sur japon (de 59 à 700) ;

Et 35 exemplaires hors commerce dont 15 japon double lettre A à O et 20 hollande lettre simple A à T.

Il a été achevé d'imprimer le 25 janvier 1921 par la Maison Frazier-Soye pour le compte de Georges Mornay, libraire à Paris.




















































































FIN





